



La violence semble toujours plus présente dans la vie quotidienne. Et, de plus en plus souvent, elle passe par le langage. Elle est généralement le reflet d'un mal-être qui n'a pas trouvé d'autres moyens pour s'exprimer. Comment en sortir ? Par l'éducation et le dialogue. De plus en plus d'initiatives sont ainsi mises sur pied.

Le pouvoir nocif des mots, et bien davantage...

FAIRE FACE AUX VIOLENCES DU QUOTIDIEN

Michel PAQUOT

« **M**ettons la violence hors-jeu ! » Derrière ce mot d'ordre, l'ACFF (Association des Clubs francophones de football) a lancé, début février, un plan d'action de lutte contre la violence dans le football amateur en Fédération Wallonie-Bruxelles. Lors de rencontres, il n'est en effet pas rare que des arbitres soient pris à partie, parfois rudement, par des supporters ou des joueurs. S'adressant tant aux dirigeants, arbitres ou joueurs que bénévoles et parents, cette campagne vise à « sensibiliser, prévenir et sanctionner les actes de violence sur le long terme ». D'un autre côté, pour la fédération de tennis, Karim Pont développe le projet *Score* reposant sur cinq piliers : le social, le comportement, l'ouverture, le respect et l'environnement. Ces initiatives s'inscrivent plus globalement dans une prise de conscience du gouvernement de la Fédération wallonne qui, fin 2022, a débloqué une enveloppe de quatre cent mille euros pour lutter contre la violence dans le sport.

CHANTS RACISTES

Banderole insultante brandie dans une tribune, injures racistes, cris d'animaux et aussi fumigènes ou jets de projectiles : la violence s'invite trop souvent dans les stades de foot professionnels. « *Quand je jouais dans les années 80, se souvient Frédéric Waseige, qui a foulé les terrains de foot pendant une vingtaine d'années avant de devenir consultant, j'entendais déjà "Walen ratten" (les Wallons sont des rats), et cela n'a pas changé. La violence dans les stades n'est que le reflet de celle dans la société. Elle concerne une minorité de supporters, je la mets sur le compte de la bêtise, car le foot, comme le sport en général, reste une merveilleuse école contre le racisme, favorisant la tolérance, le respect et la connaissance de l'autre. L'une des solutions*

est l'éducation. Même si certains vous diront que cela fait partie du jeu, pour déstabiliser les joueurs, voire les arbitres. Je pense au contraire qu'il faut être radical et que, face aux chants racistes, l'équipe devrait sortir du terrain. On a besoin d'une conscience collective,

« Nous visons la prévention spécifique vis-à-vis de telle ou telle forme de violence, nous ne sommes pas dans le thérapeutique. »

mais tout le monde fait l'autruche. Du côté de Bruges, des supporters ont été filmés entonnant de tels chants et il n'y a eu aucune suite judiciaire. »

L'ancien international belge Thomas Chatelle est à l'origine du projet *Parents Fair Play*. Pour lui, arrêter un match quelques minutes en cas d'incidents ne sert à rien. La solution passe par l'éducation des spectateurs. « *Même si ça pa-*

raît naïf, déclarait-il à la RTBF, même si c'est du long terme, il ne faut pas abandonner la prévention. Ce qui est difficile, c'est de prôner le fair-play dans les petits clubs amateurs et puis de voir les gens balancer des bières lors de matchs pros à la télé. »

UTOPIE CHRÉTIENNE

« *La violence se trouve toujours au cœur des relations entre humains, observe Philippe Breton, chercheur dans le domaine de l'information et de la communication. Et cette violence, comme on le dit parfois de manière imagée, "pourrait" la vie au quotidien* », touchant quasiment tous les secteurs de l'existence. Car, même devenues largement individualistes, « *nos sociétés n'en sont pas moins des sociétés où nous restons très interdépendants les uns des autres* ». « *Tout se passe, trop souvent, comme si nous ne savions pas vraiment comment faire avec les autres, comment vivre avec eux, et que nous vivions dans une sorte de "peur des autres" permanente* », constate l'universitaire, convaincu que de nombreuses situations d'agressivité peuvent se dénouer par le dialogue. Il rappelle aussi que, tout au long de l'Histoire, les sociétés ont tenté de diminuer la violence dans la vie sociale. Et que le christianisme « *a été une des premières utopies à prendre à bras-le-corps ce problème, proposant de mettre l'amour au cœur des relations entre les hommes* ».

Nicolas Caillot, ancien coordinateur du Mouvement pour une Alternative Non Violente, va dans le même sens lorsqu'il remarque que « *la violence apparaît comme la seule possibilité de réaction pour des personnes qui l'utilisent alors comme forme d'expression parce qu'elles disposent généralement de peu d'autres moyens* ». Prenant ses racines « *dans une souffrance, une blessure, elle peut être une réaction impulsive à quelque chose qui fait mal, qui touche – une parole, un acte – sans se préoccuper de l'effet produit* ».

DIALOGUE ET PARTAGE

« *Maintenir un climat de paix, notamment par le dialogue* » est la mission que s'est fixée l'Université de Paix, organisation de jeunesse basée à Namur. « *Nous avons trois pôles, développe Isabelle Brouillard, sa secrétaire générale. L'un est dirigé vers les enfants dès leur plus jeune âge. Les professionnels qui en ont la charge sont outillés pour l'éducation à la relation et la gestion des conflits. Le second concerne les ados et le troisième tous les professionnels intersecteurs formés pour prévenir et gérer les violences, et favoriser les relations, le bien-être au travail, etc. Notre axe stratégique vise à fournir à tous, y compris aux parents, les mêmes outils de compréhension, de communication, de gestion du vivre-ensemble autour du conflit. Nous développons une approche qui intègre tous les acteurs qui travaillent avec des jeunes.* »

L'organisation coopère avec les écoles principalement sur les problématiques du harcèlement et de la radicalisation. « *Nous visons la prévention spécifique vis-à-vis de telle ou telle forme de violence, nous ne sommes pas dans le thérapeutique, insiste sa responsable. Tous nos programmes entendent donner des éléments de compréhension de ce qui est à la base du conflit qui, non géré, peut générer différentes formes de violence. Ils se veulent très pratiques, nous partons de situations concrètes. Élaborés à partir d'expériences de terrain, ils permettent ainsi de mieux les aborder et les comprendre. Cela passe à la base par la gestion des émotions et par la communication. Nous sommes inspirés par la Communication Non Violente, tout en travaillant sur des approches plus psychologiques ou sociologiques.* »

L'université de Paix intervient sur le long terme, ses programmes durent deux ans au minimum. La communauté éducative doit dès lors se les approprier et se mobiliser pour qu'ils concernent tous les cours et non un seul. « *Permettre aux enfants de développer leurs compétences émotionnelles et leur habileté sociale a en effet un impact sur leur adhésion au projet scolaire, remarque Isabelle Brouillard. Nous formons les professeurs, nous mettons en place des conférences et nous intervenons directement dans les classes. Nous veillons toujours à ce qu'il y ait un suivi, c'est véritablement un travail de fond.* »

AGRESSIONS VERBALES

La violence passe de plus en plus par le langage, observe encore Philippe Breton qui constate une prédominance des agressions verbales. « *Elles visent à atteindre l'autre dans son identité plutôt qu'à la détruire physiquement et utilisent pour cela les mots comme vecteurs de la violence.* » Les réseaux sociaux, avec leur anonymat et leur puissance virale, sont, à juste titre, pointés du doigt. « *Ils sont devenus une arène où le débat est remplacé par le combat, se désole le journaliste Jean Birnbaum, chacun craignant de rencontrer un contradicteur, préfère traquer cent ennemis.* » Dès lors, tous les coups sont permis, même les plus violents, les plus

insidieux pour abattre l'autre, ternir son image, le délégitimer, nuire à sa réputation.

Ces réseaux « *sans visage* » autorisent à « *retirer le filtre de la bienséance qui prédomine en société pour laisser place au pire de nous-mêmes* », écrit sur son blog Delphine Jouenne, spécialiste en sémantique. Selon elle, « *les règles du jeu semblent aujourd'hui compromises pour les réseaux sociaux mettant à mal le consensus, pourtant nécessaire à la vie en société* ». Elle note que la polémique, qu'elle qualifie de « *violence métaphorique* », est « *devenue une guerre, celle des mots dont on refuse de prendre conscience, celle du mépris constant* ». Mais, s'interroge-t-elle, « *au regard des réactions sur les réseaux et de la violence de leur contenu, peut-on encore parler de polémique ? Mise à mort verbale en un temps record, seules les insultes ont droit de vie* ».

« La violence peut aussi s'infiltrer dans le quotidien de manière subtile, par des petites manipulations ou des petites phrases assassines. »

« *Les gens voient souvent des choses énormes dans la violence, mais celle-ci peut aussi s'infiltrer dans le quotidien de manière subtile, par des petites manipulations ou des petites phrases assassines, analysait de son côté le psychiatre et psychothérapeute Olivier Spinnler sur capitalsanté.fr. Elle peut toucher aussi bien le couple, la famille, le monde professionnel ou encore les groupes associatifs. Il y a toutes sortes de comportements et de paroles nuisibles. On peut les appeler des toxiques relationnels. Cela peut prendre la forme de cris, d'insultes, de moqueries, mais aussi de reproches déguisés, de sous-entendus, de silences...* » Comment contrer la violence ? « *Plus on prend les problèmes tôt, mieux c'est. Une fois qu'on l'a repérée, il faut arrêter de la tolérer. Il y a souvent de la violence parce que les gens ne savent pas se faire entendre autrement. Mais à tout âge, on peut apprendre à exprimer ses envies et ses besoins de manière non violente.* » ■

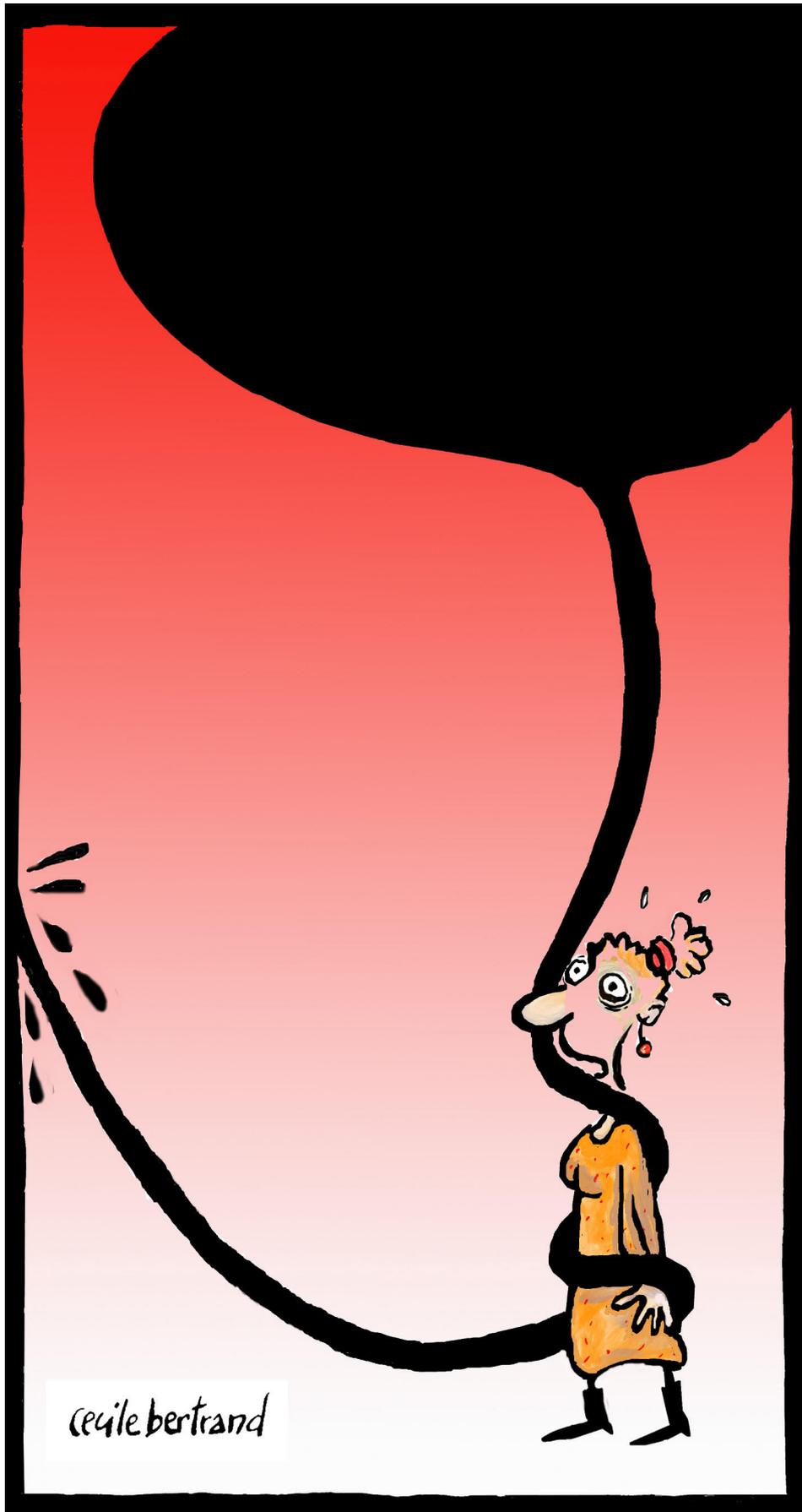
« À L'HÔPITAL, C'EST LE STRESS QUI GÉNÈRE LA VIOLENCE »

Infirmière depuis vingt-cinq ans, Anne-Sophie travaille dans un grand hôpital du Hainaut en coronarographie, l'analyse des artères du cœur. « *Aujourd'hui, les gens sont très stressés, les patients comme les familles. Faute de place et de personnel, les hospitalisations sont en effet beaucoup plus courtes, les patients sont moins bien préparés et sont projetés dans un environnement qu'ils ne connaissent pas. Ils entrent à 7h, sans savoir où ils doivent se rendre. Ils sont pris en charge très rapidement, les infirmières ont à peine le temps de leur expliquer comment cela va se passer. Ils sont opérés à 9h et, à 17h, à peine réveillés, ils sont mis dehors. Arrivés stressés, ils repartent dans le même état, sans avoir toujours bien compris les informations qui leur ont été données. Quelqu'un de 80-90 ans n'est en effet pas à même de gérer ce type de situation. Il rentre chez lui le soir et est tout perdu. Ce stress se traduit alors très fréquemment par de l'agressivité. Les familles ne comprennent pas pourquoi tout va si vite, pourquoi on leur fournit moins d'explications. Elles appellent au téléphone, crient en*

disant qu'ils ne sont pas informés, etc. Face à ces violences verbales, nous devons rester sereines et rassurer les patients dans le temps qui nous est imparti. »

« *Auparavant, il y avait moins d'agressivité, se souvient-elle. Les patients restaient trois-quatre jours. Ils étaient préparés pendant une matinée au moins, l'intervention avait lieu le lendemain. Ils avaient le temps de s'habituer à leur entourage, à la manière dont fonctionnait l'hôpital. Les médecins passaient deux-trois jours après. Et quand ils recevaient les informations de sortie, ils étaient tout à fait à même de les comprendre. Aujourd'hui, tout va trop vite, on est moins dans la communication alors qu'on a plein d'outils de communication. Et je ne pense pas que les choses vont s'améliorer. Les secrétaires vont par exemple être remplacées par des machines avec des QR codes. Les tensions vont alors se développer avec des gens qui ne pourront plus avoir des infos à leur arrivée. On va vers moins d'humanité.* » (M.P.)

La griffe de Cécile Bertrand



INDICES

CENTENAIRE.

Elle s'appelle "Union et Orientation de Promotion Chrétienne". Mais, à Bruxelles, tout le monde la connaît comme l'UOPC, librairie catholique indépendante de référence, située à Auderghem, près du métro. Cette institution fête ses cent ans. Créée à Ixelles par un imprimeur d'images pieuses en 1932, des générations de catholiques ont fréquenté ses locaux chaussée de Wavre, avant son dernier déménagement en 2007.

DÉVASTÉ.

Les autorités brésiliennes ont ouvert une enquête pour « génocide » après la publication d'informations sur la mort en 2022, pendant le mandat de Jair Bolsonaro, d'une centaine d'enfants de moins de 5 ans, dans le territoire indigène yanomami, envahi et dominé par les orpailleurs.



DISCUTABLE.

La veillée de prières pour le cardinal George Pell, organisée en présence de son cercueil, n'a pas été appréciée par les victimes de violences sexuelles. Aussi critiqué pour ses positions sur l'avortement et le mariage entre personnes de même sexe, il avait été condamné en 2019 pour agression de deux enfants de chœur, mais relaxé en appel en 2020.

REFUSÉ.

À la suite du départ des Carmélites de la localité, le conseil paroissial, le conseil de fabrique et des fidèles de Florefe ont demandé à l'évêché de Namur de pouvoir utiliser une chapelle plus accessible que leur église, ainsi que le bâtiment voisin. Cela ne leur a pas été permis, du fait de la mise en vente des lieux. Cette décision passe mal en ces temps d'invitations à s'engager "en Église" sur le chemin de la synodalité.